

Le Galepin

- BLEU -

n°50 - 1^{er} mars 2022



Les tribulations d'un Chinois en Chine

n°50 – Tribulation(s)

Sommaire

Pierre ROSSET	
TRIBULATIONS D'UN VOYAGEUR PICARD	3
Jacqueline PAUT	
L'OUVRE-BOÎTE 1960	5
Philippe BLONDEAU	
TRIBULATIONS D'ABDUL NOÉ, PROPHÈTE	7
Paul FERRARIS	
LE TEMPS PASSE	13
DANS LE VENT DE LA VIE	14
Françoise DANEL	
LES TRIBULATIONS D'UN POULET FERMIER...	15
Hervé GOUZERH	
LANCINANTE	17
Sylvie VAN PRAËT	
LES AUBES AVENTUREUSES	19
Eden YÔQTAN	
DE LA PETITE MORTE	21
Régine PAQUET	
À LA TIENNE, JOÉ!	22
A. BRUCHET, É. GRANT, J. SIMONNET, R. WALLET	
BLÉS	27

TRIBULATIONS D'UN VOYAGEUR PICARD...
VOYAGE, VOYAGE (J'EN RAGE)



« Quand on aime, on a toujours vingt ans »
Antoine

J'AI UN RAPPORT PARTICULIER AVEC LES GARES. Il faut dire que j'avais un oncle chef de gare... et que le respect des horaires faisait partie (du moins je l'imagine) de son quotidien.

J'aime les gares, mais pas les trains, j'ai mes raisons pour cela. Il m'arrive cependant – pour des réunions – de prendre seul le train pour aller à Paris ou en province. C'est régulièrement l'aventure: trains qui ne partent pas (grève, annulé, en panne, absence de conducteur ou de contrôleur), qui ont du retard pour de multiples raisons, des incidents divers durant le parcours (signalisation, passage à niveau, aiguillage, personnes ou animal sur les voies). Tout cela a pour effet de générer des retards plus ou moins importants et de créer frustration ou colère... Rien d'étonnant donc que prenant la plume je m'exprime et élucubre un tant soit peu.

Alors, en voiture le voyage commence. Aventurez-vous vous verrez du paysage... Vingt ans ou soixante-dix ans (ou plus)? Peu importe, l'on voyage à tous les âges...

Il élucubrait mais ne le savait pas.

La veille il avait pris le train allant d'ici à ailleurs. Il y était allé à pied, cela l'avait mis en train. Il aimait malgré tout voyager, alors il voyageait. Un mois plus tôt il avait été de Paris à Bastia en train. Quand la mer était démontée, le train avait du mal à avancer. Parfois, porté par les vagues, il reculait. Du moins il en avait l'impression. En tout cas il n'avancait pas beaucoup. Il se souvient, le voyage avait été long. Trois jours sans compter les nuits.

Une autre fois, en allant en Inde, sur la ligne Paris-New Delhi, une vache avait forcé le train à s'arrêter. Couchée elle dormait sur les voies. Elle ne voulait pas circuler malgré les efforts du cornac (voyageant dans le train, la photo de son éléphant sur le cœur) et ceux du garde-barrière réveillé pour la circonstance. Celui-ci n'était pas content. Rendez-vous compte, le réveiller en plein rêve alors qu'il s'était embarqué avec Thomas Pesquet pour découvrir l'univers et décrocher la lune...

Il élucubrait toujours et s'intéressait aux gares...

En retour ce jour-là de Marseille le train partait avec beaucoup de retard. La porte du bar était coincée il fallait la démonter... Pour s'occuper pendant le trajet il imagina compter sur ses doigts les arrêts en gare. Première gare, attention au chef de gare...

Deuxième gare, cinq minutes plus tard, gare gare... À quelle heure la troisième gare? Sa montre s'était arrêtée, il ne pouvait vérifier.

...

Fatigué, il y avait déjà longtemps qu'il ne comptait plus quand le train s'arrêta, par hasard, dans la vingtième gare à l'instant où il allumait un cigare. Pourquoi cet arrêt bizarre? Il allait le demander au

contrôleur dare-dare... De contrôleur il n'y en avait point... Parti, disparu, descendu dans une des gares... Laquelle? Mystère et colle de boue. Enfin, au bout d'un temps incertain le train repartait... À reculons. Mais pourquoi, nom de nom! Il y a de quoi en perdre son prénom...

Dix-neuvième gare, dix-huitième gare, dix-septième gare... Et tout à coup vingt et unième gare. Gare de Lyon arrivée sur le quai, descendez... gare gare aux voyageurs dans la gare...

...

Ici la Gare du Nord. Les voyageurs pour Amiens en voiture quai 14, attention à la fermeture des portes le train va partir, désolé pour l'heure de retard... Première gare... Mais où est donc passé le chef de gare?...

Il élucubrait, peut-être même délirait-il. S'en rendait-il compte?

C'était vendredi. Il était satisfait, ce midi il mangerait du poisson. Demain il prendrait le train pour Toulouse, la ville heureuse qui voit la vie en rose... Amiens-Toulouse... Deux arrêts, voyage en 7h00... sans retard, parole de chef de gare... Méfiant et prévoyant il prendrait couverture, provisions, boissons et lecture, pour braver l'aventure... et – pour se repérer – le nom (et l'horaire) de toutes les gares.

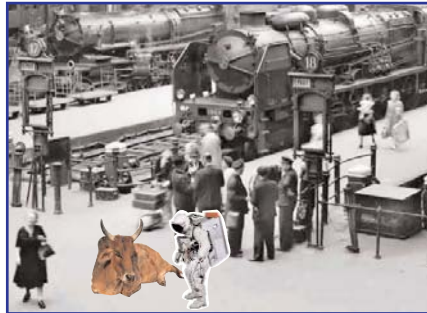
Dans le salon parfumé, sans aucun retard, le travail était maintenant terminé: «Réveillez-vous monsieur le chef de gare, c'est terminé! Êtes-vous bien (arrivé) coiffé?...»

Vraiment, vraiment il n'y a pas moyen de voyager... tranquillement.

Au loin, dans la gare proche un train passait rapidement. Il sera à l'heure, il avait rattrapé son retard en ne s'arrêtant pas à toutes les gares...

Rien que de l'imaginer, le chef de gare en était éberlué... Il l'avait décidé: son prochain voyage se ferait en bus ou avec BlaBlaCar.

Épilogue: arriver à Paris à la bonne heure c'est un leurre... Amiens-Paris en cinq heures, quel malheur... Ce jour-là à l'arrivée Gare du Nord, l'heure de mon rendez-vous était dépassée depuis deux heures... J'aurais mieux fait de me lever plus tôt et d'y aller (comme dans les années 70) en moby-lette!...



*Les élucubrations d'Antoine,
Antoine, Vogue, 1966*



L'OUVRE-BOÎTE 1960



OH JOJO, T'AS PAS VU L'OUVRE-BOÎTE ?

Non, t'as qu'à chercher...

Le sac à dos était ouvert, posé sur la butte. Dans les arbres quelques oiseaux piaillaient. Sûr, eux n'avaient pas besoin d'ouvre-boîte. Le bec ouvert, et hop ! Un petit ver...

Mais je le trouve pas, Jojo. Tu l'as perdu, je parie !

Tu m'emm..., toi, alors... Je l'ai mis dans le sac avec les boîtes de conserve.

Il n'y est pas, j'te jure. Qu'est-ce qu'on va bouffer ce soir ?

Dédé commençait à s'énerver. Les allumettes, la bouteille d'eau, le saucisson... ah, non, pas le saucisson, l'épicerie n'en avait plus. Il ne restait que les petits pois et les fayots.

Je suis crevé. Cette rando de trente kilomètres m'a tué. Et là, j'ai une faim de loup. Je dévorerais un lapin vivant entier, si je pouvais !

Eh bien, vas-y, Dédé ! Pars à la chasse. Je savais bien que t'avais tout l'air d'un prédateur. Ta Michèle me l'avait bien dit : un vrai prédateur !

Qu'est-ce que tu racontes ! Michèle t'a dit ça ? Ah, la garce, c'est plutôt elle la prédatrice. Si tu l'avais vue la première fois que je l'ai regardée. Une flamme dans ses yeux de tigresse. Et je suis tombé dans le panneau. Hypnotisé que j'étais, oui...

Remarque, tu y as gagné quand même. J'adore son lapin à la moutarde !

Jojo, ne me parle pas de son lapin à la moutarde ou je vais te casser la gueule !

Quoi ! On peut plus rien dire alors ! C'est pas vrai qu'il est super, son lapin à la moutarde ? C'est bien ce qu'elle fait de mieux, ta Michèle !

Arrête, j'te dis. Je crève de faim, là ! C'est pas plus compliqué que ça ! Rien qu'à y penser, j'en ai la bave qui me coule de la bouche.

Le Dédé, accroupi devant le feu qui commençait à prendre, farfouillait dans le sac à dos. Jojo, quant à lui, installait la guitoune au milieu de la clairière. Ils étaient partis d'abord en train, puis en bus, et enfin à pied depuis ce samedi midi. Le temps n'était pas très favorable, mais ils avaient décidé de faire le tour du Mont Blanc pendant ces vacances scolaires. Leur boulot de pions leur permettait d'échapper au train-train quotidien quand les gosses leur foutaient la paix.

Dédé avait donné *Le Tour du monde en quatre-vingts jours* à lire aux mômes pour qu'ils se tiennent tranquilles pendant les heures d'études. Lui aussi relisait ce livre qui l'avait enthousiasmé à l'époque de ses douze ans. « Tribuler », c'est ça qu'il ferait quand il serait grand. Ce rêve, il l'avait partagé avec son copain Jojo. Le jeudi après-midi, ils se donnaient rendez-vous dans sa chambre et là, ils traçaient des routes sur le papier d'emballage des légumes que la mère à Dédé leur avait donnés. Elle était vendeuse dans un magasin de primeurs, Dédé avait un peu pitié d'elle, ramener sa vie à compter et peser les poireaux et les patates, c'était pas glorieux.

Lui prendrait le bateau jusqu'en Chine, traverserait l'Asie tout entière. À l'école, il était toujours le premier à la course à pied. Ça servirait. Et le dimanche, il se baladait avec Jojo dans la forêt de

Fontainebleau en la transformant en jungle dans sa tête qui réinventait le monde. Puis les examens arrivèrent, ils échouèrent tous les deux, et c'est comme ça qu'ils se retrouvèrent pions au collège Anatole France.

Oh Bon Dieu, si j'avais apporté un morceau de cochon, on aurait déjà ça à se mettre sous la dent. Mais non, Monsieur Jojo ne voulait pas, trop lourd dans le sac à dos! Et dire qu'on voulait faire le tour du monde! Ça t'aurait fait perdre tes kilos en trop, je vois!

Oh ça va, Dédé, ferme-la. D'abord la vieille n'avait plus de saucisson à vendre, tu le sais mieux que moi, c'est toi qui as fait les courses. T'as voulu des boîtes de conserve parce que ça risque pas de couler ou de tacher, eh bien, débrouille-toi maintenant.

Mais nom de nom, c'est toi qui étais chargé du matériel, et t'as oublié l'ouvre-boîte! Comme cornichon, tu te poses là!

J'ai pas oublié l'ouvre-boîte, c'est toi qui le retrouves pas. Ah! On fait le malin, «tribuler», partir à l'aventure, sans rien dans les poches, manger ce qu'on trouve, eh bien, débrouille-toi maintenant!

Tu vas pas la fermer, ta boîte! Oui, je vais partir à l'aventure, comme tu dis. Je trouverai bien quelque chose à manger!

Eh bien vas-y, je te retiens pas. Mais prends tout de même la lampe de poche, tu vois que j'ai pas tout oublié!

Dédé haussa les épaules, reboutonna son blouson, prit la lampe de poche et commença à marcher en direction des sapins noirs.

Les oiseaux s'étaient tus, la nuit commençait à tomber. Ce silence donna le frisson à Dédé. L'aventure, c'était dans les livres, dans sa chambre, dans ses rêves. Pourtant une simple balade en forêt l'impressionna tout à coup. Vouloir «tribuler» c'était bien gentil, mais le monde entier réduit à ces montagnes lui parut presque infranchissable. Le petit Parigot qui n'avait jamais dépassé sa forêt de Fontainebleau se sentit minable.

Il marcha encore une centaine de mètres. Toujours rien à se mettre sous la dent. Jojo allait rigoler. Les champignons peut-être, mais sa prudence timorée lui fit faire demi-tour.

Soudain, il se mit à courir. Ça, il savait le faire. Il buta contre une racine, la lampe de poche se trouva à terre et la lumière tomba en panne. Et zut, il ne manquait plus que ça. Dédé l'explorateur, Dédé l'aventurier se sentit perdu. Il leur restait encore dix jours pour faire le tour du Mont Blanc. Non, ils devaient rebrousser chemin. Pas malins, les hommes! Enfin, les hommes... plutôt des adultes. Ne rien dire aux mômes, surtout, ils se ficheraient de leur figure.

Oh Jojo! T'es là? Oh oh Jojo!

Il vit le feu de bois au loin. Sauvé! Il se mit à courir de plus belle.

Alors Dédé, t'as trouvé quelque chose?

Penses-tu, y a rien dans cette foutue forêt. Ah, si on était en Chine, je suis sûr que j'aurais trouvé quelque chose. J'ai lu dans un bouquin qu'il y avait des...

Oh ça va Dédé. Ici, on est en France, et puis arrête de rêver. En Chine, on ira jamais. C'est tout dans ta caboche, ces trucs de tribulations, on est deux Parigots de vingt-deux ans, on a jamais rien vu. L'aventure s'arrête là. Demain, on retrouve le bus et hop, en route chez nous.

Dédé protesta pour le principe mais il était content.

Tu trouves pas qu'on est deux petits cons? Enfin...! J'ai trouvé cette miche de pain au fond du sac. Bon appétit de ton pote Jojo!

Jojo, c'est vrai qu'il est bon, le lapin à la moutarde de Michèle... Tu connais la recette, toi? Je crois qu'elle y met de la crème fraîche, et puis du vin blanc aussi, et puis...

On entendit le froissement des ailes d'une chouette hulotte.



TRIBULATIONS D'ABDUL NOÉ, PROPHÈTE

De ses ancêtres égyptiens
Abdul Noé a le teint sombre et le goût de l'Histoire.
« Je descends, dit-il, de Miçraïm, fils de Cham,
lui-même fils de Noé
et que son père maudit;
par mon nom je réconcilie les frères ennemis. »

Rescapé d'un déluge,
Abdul Noé se souvient d'un temps
où l'Afrique était froide et sous l'eau
avant que le feu du ciel la dessèche.
Historien du désastre,
il raconte à qui veut l'entendre
le destin de son peuple.

*En ce temps-là, au royaume de Butua, royaume du
cannibalisme heureux que le Marquis de Sade chanta,
les guerres intestines ravageaient le pays et l'armée défaite
s'était repliée au cœur du désert.*

*Un roi destitué, des bataillons décimés et un peu de peuple
effaré y composaient une colonie lamentable.*

*Le roi agonisait, à bout d'alcool et d'orgueil; ses soldats
étaient en fuite, ses conseillers inaudibles.*

Depuis quelque temps déjà, la terre était malade.

*La végétation, autrefois luxuriante, disparaissait par plaques
qui semblaient se décoller au-dessus d'un humus à vif, mais
sec et dur comme de la pierre.*

*Puis les arbres moururent. Ils perdirent leurs feuilles,
se desséchèrent peu à peu et il n'en resta plus que de grands
mâts hirsutes voguant sous un
moutonnement de nuages.*

*Quand le roi mourut enfin, lui
aussi, les survivants se
dispersèrent.*

*Témoins de ce qui fut pourtant
une civilisation, les ruines
prospérèrent seules.*



le moula-moula

Jeune encore, Abdul Noé apprend à être vieux.
Depuis une capitale échevelée,
il regarde passer des révolutions inutiles.
Il se berce d'indifférence
en écoutant distraitemment
le murmure de l'Histoire fatiguée.

Abdul Noé parle neuf langues
dont le songhaï et le sango
le lexiche et le globish
et une langue pour lui seul
qu'inventa sa grand-mère Lilith
dont il dit volontiers la légende.

Sombre de peau et l'âme sombre,
Abdul Noé rêve en secret
d'une lourde géante blanche:
dormir pour toujours dans les seins enfarinés
d'une vaste boulangère aux yeux bleus,
serait son paradis de nègre.

Nourri du surréalisme finissant,
Abdul Noé écrit à vingt ans
son premier poème d'amour,
énigmatique et pénétrant
comme parabole
des amours irrésolues.

*Je fais un geste
je te porte dans mes bras – je passe un seuil
l'aube est rose comme une neige mal comprise
nous nous insurgeons contre les cris vulgaires des faux malades
tout est arrêté même l'heure n'avance plus
il y a eu la guerre
sur un balcon se tient un grand cheval lippu qui s'allonge
des chats inquiets de leur vieillesse ou de la nôtre
tournent dans l'appartement de nos têtes
nous sommes dans une oasis sombre qui est le dedans du dehors
c'est un hiver déjà chaud comme un mensonge
nous sommes tout seuls contre les autres
autrefois j'étais ce guerrier malheureux*

*c'était dans un village aux petites cours exactes
le soleil propre y pendait comme une lessive
toujours je tournais autour du centre absent
je ne reviendrai pas – il est trop tard
l'écriture est automatique comme la mort
nous avançons pourtant dans notre avenir
comme sur une route toute neuve fermée encore à la circulation
le ciel est gris fade sur le sable du désert
nous reprisons de souvenirs un passé plein d'accrocs
c'est pour cela que nous nous aimons
mais retombant sitôt dans l'ombre une main
lâche un adieu bref – et c'est tout*



Fotocyon

Abdul Noé a plusieurs vies.
Sur ses cahiers d'écolier il écrit:
Abdul Noé, poète, proluxe quand il veut, inspiré quand il
peut.
Sur sa porte il affiche:
Abdul Noé, prophète, tous les jours de 16h à 19h
et sur rendez-vous.

Dans son atelier de prophétie,
Abdul Noé traduit les rêves de ses visiteuses.
À la Sibylle qui rêva
de l'oreille géante d'un champignon surpeuplé
il expliqua comment elle avait
tout simplement perdu sa langue.

*Le jour commençait à baisser depuis que vous vous teniez
devant la page où les lettres que vous aviez tracées
s'estompaient, aussi fragiles que leur sens aléatoire. Les
lignes semblaient danser sous vos yeux, emmêlant leur
message en un tissage confus. Au fur et à mesure que le texte
devenait moins distinct c'était une voix qui prenait le relais*

en un murmure globalement incompréhensible mais où chaque mot détachait avec précision son articulation et sa résonance. Il en résultait une espèce de conciliabule fourmillant où les termes se répétaient, se croisaient ou se contredisaient, occupant tour à tour les logements horizontaux ou verticaux ménagés pour eux, et tout cela en un absurde jeu de chaises musicales. Sans doute vous étiez-vous assoupie quelques instants ; toujours est-il que vous fûtes brusquement saisie par ce qui n'était plus un murmure mais un véritable brouhaha dans lequel les vocables n'étaient plus les relais d'un sens autorisé mais les créatures autonomes et étrangères d'une langue autre. Car c'était bien une langue autre qui malmenait votre oreille et vous affolait. À tel point que par lassitude ou par désespoir, vous finîtes par déchirer rageusement la page du journal. Non, décidément, il n'y a plus rien à faire pour la mémoire.

Abdul Noé contemple la mer
qui vient lacérer doucement
les côtes de l'Afrique
il se rêve en noyé éternel
perdu dans son propre déluge
il improvise une triste plainte.

Ô marée
catastrophe rentrée
quotidien tremblement de mer
bouillon froid remué d'infini
où nous disparaîtrons
dans un grand va-et-vient d'horloge cosmique
dans le rire désespéré des musiciens
qui tirent les sonates des larmes
nous sommes les partageux de la dernière chance
ceux qui coupent l'espoir en deux pour durer
les mal lotis
les créanciers de l'avenir
les poètes vicieux qui caressent les poils du sens
les naufragés de la marée à qui mieux mieux
qui nous revient
comme un grand poème sombre qui ruisselle
toutes ses vagues ramenant
les grandes sœurs de la miséricorde
les grandes sœurs des vingt ans malhabiles
et des poèmes qui leur ressemblent

*comme les mères absentes qui dans des limbes veillent
égales aussi à la marée du sang dans l'alcôve des organes
la marée de la nuit est une bergerie
toute bruissante d'âmes intarissables*



le koudou

Entre les jambes noires de la nuit
Abdul Noé contemple comme un chien
l'os blanc de la lune
qui fait tout là-haut
un point d'interrogation à l'envers,
fantôme pâle sur le ciel sombre.

Abdul Noé cultive sa ménagerie,
l'otocyon aux cinquante dents,
le gnou bleu qui est noir,
le gnou noir qui a queue blanche,
le grand koudou mangeur de lune
et l'improbable ourougoudou.

*L'ourougoudou vit dans les sables du désert, où vit aussi le
moula-moula son voisin ; il est plus incertain et plus secret
encore que les grands mystères de l'Afrique, y compris les
mines du Roi Salomon. On ne saurait dire s'il saute ou s'il
vole dans le halo qu'un sol brûlant exhale. Comme emballé
dans une nuisette diaphane – et nuisible à ses entreprises
mêmes tant elle semble le contraindre – l'ourougoudou des
sables est un ange en miniature qui se nourrit de mirages et
d'incompréhensibles débris. Il surgit, flotte un instant puis
disparaît dans un repli des sables. Mais ne croyez pas que
l'ourougoudou soit si petit : large comme une grande
chauve-souris, il vous en impose quand il vous frôle à la
tombée du jour dans un de ses bonds excentriques. On a dit
qu'il descendrait en droite ligne de quelque dinosaure.
Personne jamais n'a pu se saisir de l'ourougoudou, ce qui fait
dire à certains qu'il n'existe pas.*



mais pas trace
d'ourougoudou !...

À soixante-dix-sept ans,
l'esprit toujours alerte,
Abdul Noé fait son art poétique par petites touches :
« Chaque vers tient debout
par la béquille d'un doute
enfoncé dans le blanc de la page. »
Ou encore : « Le noir des mots qui n'en finit pas
n'est là que pour arrêter la marge qui déferle. »



LE TEMPS PASSE



Le temps passe,
Mon enfance
Tout en silence,
A perdu ma trace...

Au creux du sablier,
Empli de nos vies,
Je viens observer
Ce qui hante mes nuits...

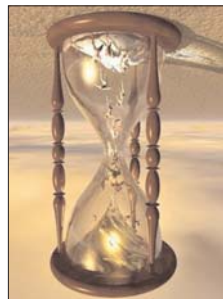
J'y cherche une réponse,
Peut-être une mélodie,
Mon esprit y renonce,
Mais mon âme le défie...

Car elle se souvient,
Elle chante,
Elle n'oublie rien,
Elle m'enchanté...

Mon esprit tressaille,
Mon âme danse,
Autour d'un feu de paille,
Éveillant mes sens...

Mettre un mot
Sur les silences,
Un autre aussitôt,
Pour l'absence...

Là, d'autres traces,
Perdues à jamais,
Laissent la place
Aux matins enchantés...



DANS LE VENT DE LA VIE

Dans le vent de la vie,
Tourbillonne une poussière,
Qui retombe la nuit,
Saturant l'atmosphère...

J'ai dans la bouche
Le goût du temps,
Envie farouche,
De retenir l'instant...

Poussière d'émotion,
Vertiges oppressants,
Loin des obsessions
Et de nos faux carcans...

Me frôlent les envies,
M'assiège le désir,
À l'horizon de la nuit,
Je m'ouvre et j'y aspire...

D'un souffle puissant,
J'épaille la poussière,
Chassant les relents
Des fausses prières...

Je viens, par ma lance,
Chasser le Léviathan,
Qui mène la danse
Depuis si longtemps...

Dans le vent de la vie,
Retombe la poussière,
Nous offrant à l'envi
La nouvelle lumière...



LES TRIBULATIONS D'UN POULET FERMIER - ET DOMMAGES COLLATÉAUX...



« Je t'assure. Des gens pénètrent chez moi pendant mon sommeil. Et ils me volent. Je ne voulais pas t'en parler, pour ne pas t'inquiéter. Mais ce n'est pas la première fois! Je n'ai plus de capuches, à aucun manteau. Si on ne me les a pas volées, où sont-elles? Dérobées, emportées, piquées, chourées! J'en suis certaine, ça, c'est les jeunes qui traînent! De la graine de voyous. »

« Mais, maman, ils en feraient quoi de tes capuches? »

« Qu'est-ce que j'en sais... et ce n'est pas tout, il y a aussi le poulet. Envolé!!! »

« Quel poulet? »

« Mais si, fin décembre, quand tu m'as emmenée faire des courses au Carrefour, j'ai acheté deux poulets en promotion. J'en ai fait rôti un le premier janvier et l'autre, je l'ai congelé. Et il a disparu! »

« Tu es sûre? »

« Oui, c'était un poulet fermier jaune des Landes PAC label rouge, 1,450kg à 7,20 euros le kg soit 10,44 euros. Pour l'achat de deux, il y avait une remise de 5 euros, ça valait le coup, non? »

« Ah! Oui, je m'en souviens maintenant. Et le second a disparu? Tu ne l'as pas mangé? »

« Non! C'est trop gros pour moi toute seule. J'attends d'avoir du monde. »

« Peut-être que tu ne l'as pas mis dans le congélateur, tu l'as oublié et tu l'as mis à la poubelle... »

« Non, mais quoi encore, je ne jette pas à tout va! »

Colette, 83 ans, vit seule dans son appartement beauvaisien au troisième étage. À l'écouter, elle ne dort que d'un œil... mais elle n'entend pas les hypothétiques cambrioleurs qui la visitent et la dépouillent. Depuis quelques mois, elle souffre de somnambulisme mais elle refuse de le reconnaître. Comme un gamin pris la main dans un sac de bonbons, elle nie la vérité.

La nuit du 22 au 23 janvier, elle s'est levée, Elle a ouvert le congélateur. Elle a sorti le poulet pour accéder à la glace à la vanille. Elle a mangé à même la boîte. Après avoir remis la boîte puis le poulet, la porte ne fermait pas. Elle a inversé l'ordre: la porte bâillait toujours! Alors, elle a ouvert la fenêtre et les volets et balancé la volaille. Plus de poulet, plus de problème! Le congélateur, satisfait, ronronnait à nouveau...



À trois heures du matin, il y a peu de passage, sauf Kévin [le prénom a été modifié], petit dealer de quartier qui rentrait chez lui après avoir exercé ses talents de vendeur, les poches pleines. Percuté par la volaille des Landes, sa tête éclata. Une calebasse vide. Il décéda sur le coup.

Vers cinq heures trente, Louison, locataire au rez-de-chaussée, a ouvert la porte à son chien Bob, un malinois, afin qu'il puisse satisfaire un besoin naturel. La bête, impressionnante, est inoffensive; elle rentre généralement rapidement. Mais pas ce matin-là.

Cinq heures quarante: Louison siffle Bob qui n'est pas revenu. Tout en pestant, Louison a sauté dans son jean et ses baskets puis est sorti.



« Bob! Bob! » Bob n'a pas pointé le bout d'une oreille. Sourd aux appels de Louison, Bob s'est emparé du poulet :

« Ça me changera des croquettes mais bigre, je pensais que c'était plus tendre... Enfin, je ne m'y connais pas trop en volatile, je vais attendre, il a peut-être peur. »

Bob a emporté sa trouvaille dans un buisson. Il s'est allongé, le poulet entre les pattes. Soudain, des grognements puissants troublèrent sa garde. Un ennemi s'approchait. Le combat? Non! La fuite, oui!!! Le poulet dans la gueule, poursuivi par un molosse gris peu sympathique, il s'est enfui à toutes pattes. Bob a traversé le parc, puis s'est engagé dans le labyrinthe des immeubles avec l'espoir de semer le danois. Il a emprunté plusieurs voies peu fréquentées mais les aboiements se sont rapprochés: l'autre allait le rattraper, adieu le déjeuner! Il a hésité à traverser le boulevard. Pas le choix! Plus le temps! Bob, inquiet mais tenace, s'est élancé. Des freins crissèrent, les rôles s'entrechoquèrent... Carambolage! Une estafette de CRS a emplafonné un camion-poubelle. Cris, invectives, responsabilités, constats. Tétanisé mais conscient des dangers engendrés par l'accident, Bob a vite rassemblé ses esprits et pris la poudre d'escampette. Le danois avait lui aussi abandonné la quête.

Et le poulet? Dans son emballage, bien à l'abri, encore givré, il gît sur le trottoir. Max, préposé à la propreté, l'a vu. Discrètement, il s'en est emparé, l'a déposé dans son sac à dos qu'il a dissimulé dans un massif arbustif. À la fin de son service, il irait récupérer son butin.

Onze heures quarante-cinq. Max a débauché. Il s'est hâté vers le lieu de la cachette. Il a retrouvé sans souci son sac à dos mais le poulet, sans doute trop à l'étroit, est parti découvrir le vaste monde. Seul? Impossible!



Le matin, Amédée, SDF, a été le témoin bien involontaire de l'événement. Prudent, il a préféré garder ses distances – il craint toujours la maréchaussée! – mais il a bien repéré le manège de l'homme de la propreté. Quand tous les véhicules eurent repris leur cours normal, Amédée a fait main basse sur la bête des Landes.

« Je vais le ramener chez Paulo. On va se taper la cloche. »

Ni une, ni deux, la volaille dans la besace, Amédée, marcheur patenté, a vite arpenté les quelques centaines de mètres qui le séparent de son ami. Paulo loge dans une petite maison que jouxte le Thérain. Le poulet, pas totalement décongelé, est déposé à l'extérieur sur le rebord de la fenêtre. Il est promis au four pour le dîner avec force oignons et pommes de terre. Les deux compères en salivent d'avance et ils devisent joyeusement en vidant quelques verres.

Dix-sept heures. Malheur et damnation! Sur l'appui de fenêtre, il ne reste que la barquette vide. Adieu rôti! Il faudra se contenter des tubercules. Il ne s'est pourtant pas envolé! Il n'est pas tombé. On l'a subtilisé mais qui?

Un chat? Non, la rivière l'aurait dissuadé!

Un rapace? Non, il aurait attendu la nuit!

Un rat? Des rats? Fort possible... On annonce chez Léon Raton, troisième terrier après le pont, une bamboche qui fera date.

Ainsi prirent fin les tribulations d'un poulet fermier élevé au grain...



Hervé GOUZERH

LANCINANTE



Quand la route tombait
au fond de l'ocre
le chauffeur coupait le contact
de son ancien taxi
par économie et par fierté

*

Au bout de la surprise et de l'espoir
affleurerait le regard d'un village
Agios Andréas Faros Kastro Apollonia

*

Sous la blancheur des toits-terrasses se disait-elle
où est passé le résiné l'instant
volé à la mémoire de notre Lune

*

Ici il ne faut pas
égarer les ciseaux ouverts
sur la table en fer des rebêtès
ni l'œil bleu qui danse
au cou des enfants

*

LES AUBES AVENTUREUSES



6h02

Une bruine savoureuse enveloppe le jardin. Le temps d'un café brûlant, d'une tartine épaisse et j'enfile le vieux manteau aux poches larges comme des sacs.

6h04

J'avance avec prudence dans cette aube un peu triste et toute vaporeuse. Le voisin dort encore. Ses volets d'un violet indécent sont clos. Les arbres du parc, de l'autre côté de la route, bruissent déjà de chants

d'oiseaux invisibles. La brume est épaisse. Mon souffle ne produit pas de ces petits nuages de bouche qui m'amusaient tant, enfant, quand j'imitais la fumée jaillissant de la bouche de mon père.

6h08

Sur la terrasse luisante, je marche à petits pas. Peur d'une glissade fatale... Un chat se faufile derrière la maison et disparaît. Sa queue touffue de renard s'accroche aux rosiers et laisse là quelques poils roux. Tu détestais les chats, tu les chassais. Moi j'aimerais bien caresser celui-là mais rien qu'à me voir il s'enfuit trop habitué à tes brutalités.

6h10

Mon pied droit se pose sur l'herbe trempée qui dévale vers la haie. Un frisson. Mes sandales de toile boivent aussitôt l'humidité des brins d'herbe rase bien tondue. Je me dis que j'ai bien fait de tondre hier. Le pommier a fleuri. Des boutons fuchsia gouttent du nez et quelques fleurs épanouies rosissent dans la lumière blafarde. Je bâille et je m'étire. Je craque un peu. Je grimace mais la douleur passe.

6h13

J'hésite à prendre le chemin un peu boueux du potager ou celui du verger plus herbeux. Deux pigeons lourds traversent le jardin dans un claquement de plumes embrumées. On dit qu'ils sont sensibles au champ magnétique terrestre. Je ne comprends pas ce que cela veut dire mais je les regarde filer vers l'ouest avec une sorte d'admiration, ou d'envie jalouse peut-être.

6h18

À rester sur place je sens tout mon corps s'enliser dans le froid. Pourquoi jalouser ces volatiles alors que mes pieds me dirigent où je veux? Mon seul souci est de choisir ma destination: potager ou verger. J'aperçois quelques pousses mais de si loin je ne vois pas bien s'il s'agit des radis ou des blettes. Les radis il faudra les éclaircir. Je ne replante ces blettes que par habitude: Louise les aimait mais je n'en raffole pas et je les laisse souvent pourrir sur pied.

6h20

Les nuages se déchirent. Je savoure cette expression "se déchirent". C'est vrai qu'on dirait qu'une main les étire jusqu'à ce qu'ils craquent et s'effilochent. J'attends encore un moment qu'un rayon de soleil me réchauffe. Ce bleu-là, entre deux nuées, me rappelle tes yeux. Ils éclairaient ton visage abrupt et dénué de tendresse. Mais tu baissais souvent la tête et ce n'est qu'à l'occasion de tes réprimandes que je pouvais m'y noyer. Tu les fixais sur moi et le corps toujours en mouvement tu m'envoyais paître.

6h23

Je n'y ai pas pris garde ; mes pas m'ont conduit vers le verger. Les jeunes abricotiers et les pruniers enneigent l'espace. D'ici j'entends déjà un bourdonnement d'abeilles. Il y aura des fruits cet été, beaucoup, j'en suis certain. Qu'en ferai-je ? Toi, tu épluchais, lavais, cuisais et remplissais les étagères de pots de confiture. Pourtant tu m'interdisais d'en manger trop à cause du diabète et de ma bedaine naissante. Je crois qu'il en reste encore. Il faudra que je les jette ou que je les donne... mais à qui ?

6h25

L'aube est bleutée rose. Les oiseaux s'ébrouent et chassent la mouche. Dans la mangeoire que j'ai suspendue au poirier, il reste des graines, bien assez maintenant que le printemps est là. Cet hiver ils étaient si nombreux à se chamailler pour quelques miettes de graisse. Je les regardais de la fenêtre du salon et je n'ai jamais réussi à les compter, ni à connaître leur nom.

6h32

Le portillon au fond du jardin grince toujours autant. Il faudrait le graisser... un jour. Tu voulais un verrou, un cadenas, je ne sais plus trop. Tu avais peur des charardeurs. Tu disais ce mot en postillonnant. Je souriais et tu me tournais le dos en haussant les épaules. Moi cela m'arrangerait que des voleurs de fruits me débarrassent de toute cette profusion de jus poisseux.

6h38

La route est déserte. Le parc en face est désert. Je vais souvent y faire un tour. Dans la journée c'est grouillant d'enfants, de chiens et de poussettes, de mamans affolées, de joggeurs comme ils disent.

Mais à cette heure je suis le seul à traquer les champignons.

6h40

Un hérisson grogne dans un fourré. Je reconnais ce grondement et je cherche l'animal mais il a filé comme le chat comme les pigeons comme... le temps. Traverser cette route est un danger pour lui et pour le chat. Traverser la route...

6h43

Dans le fossé d'ailleurs j'ai trouvé un matou une fois tout estourbi mais tu m'as interdit de le porter chez nous. Je suis venu plusieurs jours le soigner, le nourrir mais un matin il était raide. Je crois que je t'en ai voulu.

6h47

Ce souvenir et d'autres encore que je préfère oublier me font hésiter ce matin. À quoi bon traverser la route. Tu disais que les champignons sont tous vénéneux et que j'aurais mieux à faire dans le potager. Tu disais et tu ne dis plus. Je me sens tout gelé au dedans. Les pieds trempés, les mains au fond des poches grandes comme des sacs où je trituré un vieux couteau, je remonte vers la maison.

Le voisin ouvre ses volets.

6h52

Il regarde ailleurs. Il les fixe avec soin. Je n'ai jamais osé lui demander "Pourquoi violets ?"

Il ferme ses fenêtres sans un mot. Le jour où je lui ai offert l'un de tes pots de confiture, il a marmonné "Merci c'est gentil mais nous avons ce qu'il faut". Il a tourné les talons et depuis plus un mot. Que s'est-il imaginé ? Au fond cela m'est égal ; c'est mieux ainsi. Les gens aux volets violets ne m'inspirent pas confiance.

Je cueille une fleur du pommier et j'entraîne avec moi le parfum du jardin. La cuisine est froide. Je réchauffe mes mains sur la bouilloire qui n'a pas eu le temps de refroidir.

Je trempé un sachet de thé déjà usagé dans un mug ébréché rempli d'eau tiède.

Demain j'éclaircirai les radis.



DE LA PETITE MORTE

Le jour où naquit la petite mort-née, la question se posa de savoir que faire du corps. En effet l'usage voulait que l'on enfouît la dépouille dans la cité souterraine qui s'étendait de l'autre côté de la rivière. On y retrouvait les mêmes rues, les mêmes chemins qu'à Azkashrân; du moins le disait-on. Les mêmes objets y meublaient les mêmes yourtes, identiquement disposées; en tout cas les Tcherkhâns en partageaient-ils la certitude. Et, sitôt enseveli dans la terre, le défunt se frayait un chemin pour rejoindre le lieu où, éternellement, il poursuivrait l'activité qui était la sienne sous le soleil; ainsi parlait-on de la ville d'en-dessous. Bien sûr l'air y était sans doute terreux et la clarté plus sombre qu'à Azkashrân, mais enfin vous y éprouviez les mêmes élans amoureux pour peu, évidemment, que l'objet de votre amour vous ait précédé ou rejoint dans le territoire des ombres. Sous terre on s'activait donc mais elle qui n'avait pas eu seulement le temps de contempler la royale cité, à quoi pouvait-on bien l'affecter? Elle n'avait pas foulé ce sol, ni même ouvert ni les yeux ni la bouche.

Le Conseil des Prudes s'interrogea sur l'opportunité de la renvoyer d'où elle venait mais l'archiatre déclara la chose impossible. Et quand bien même la chose eût-elle été possible, on n'avait jamais vu redonner souffle à qui l'avait perdu. L'homme qui venait de loin eut beau creuser ses souvenirs, il ne trouva aucune réminiscence qu'un traitement mortuaire particulier s'attachât à ces à peine vivants. On fuma certes et l'on but plus que de raison. Le matin se leva pourtant sur une indécision absolue. Les Prudes s'en remirent donc à la sagesse de Kurgâr.

Celui-ci avait connu la viduité après que de mauvaises humeurs avaient emporté sa femme. La douleur cependant lui avait semblé bien futile à côté de la dévastation occasionnée par la disparition de son fils. Ses airs bourrus et ses taloches dissimulaient mal la tendresse ineffable que chez lui suscitait la vue des enfants. Le Primat des Prudes lui exposa la cruelle incertitude du Conseil: "On ne sait même pas comment la nommer, comment pourrait-on le confier à l'éternité?" Un long silence suivit.

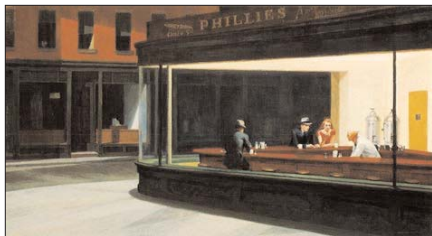
Kurgâr fit trois fois le tour de sa yourte pour retrouver sa quiétude. Et c'est sans colère aucune qu'il gifla le Primat avec la violence requise pour lui gâter définitivement le sourire. Puis le Sage édicta - et le scribe en prit note: "Qu'il soit dit que tout ce qui sort du ventre des femmes a droit au soleil et à l'ombre. Et qu'un nom s'attache à son souvenir".

Il nomma Ashânnâ la petite mort-née, ce qui signifie Bienvenue en kashgâr. Quant à sa tâche au royaume des ombres, Kurgâr-le-Sage en décida: elle réjouirait les âmes par un éternel babil.



«Les pensées de Kurgâr-le-Sage», éd. du Petit Véhicule

À LA TIENNE, JOÉ!



Sont plus que trois à jouer les prolongations ce soir au comptoir du bar. Joé peste contre ces traînard. Traînard, traîner, traîneau, entraîner, à la traîne... Il a toujours été à la traîne, Joé. *Dépêche-toi Joé, le vieux va sortir, on va se faire piquer!* Pique, piqûre, piquet, piquet de grève... La dernière il l'a payée cher. Renvoyé. Au piquet les mauvais gars qu'a poussé les autres à la révolte. Alors Joé s'est retrouvé barman au

Madison. Adieu les docks, adieu les copains, adieu le temps du port et des syndicats. Là il bout de colère Joé mais juste parce qu'il a envie de fermer boutique et d'aller se pieuter. Dormir. Se vider les oreilles des blablablas des consommateurs même de ses préférés, même des silences de Maria. Les consommateurs y en a, qui te somment assomment d'être à leur service. En service, hors service, servir, serveur, servitude, servilité, servante... Elle serait chouette en servante, sert vamp, Maria la rousse qui se plante tous les soirs d'ouverture à la même heure au comptoir. Jamais avec le même mec. Une servante aux cheveux de feu toute de rouge vêtue comme ce soir. Elle en jetterait. Joé la voit devenir torche les cheveux roux en flammes la robe en brasier. *Eh Joé tu m'en remets un?* Celui-là c'est le Marco, un autre habitué des soirées. À peu près les mêmes horaires que Maria. Ils se parlent jamais elle et lui. Le Marco se débrouille pour s'asseoir face à elle, de l'autre côté du bar. Il la lâche pas du regard. Oiseau de proie sur son rocher. Ancré, amarré à ses verres de whisky. Quatre. Puis il s'envole. Vers où? Joé sait qu'il habite du côté des cabarets, pas loin des Halles. Halle, allée, en allé, allié... Des alliés il en a eu Joé du temps du syndicat. Ils voulaient tous être à ses côtés. Quand on l'a viré, se sont tous débinés, à tire d'ailes. Il aurait dû tirer dans le tas. A même pas eu le temps. *Joé tu rêves ou quoi?* Le Marco s'impatiente. Son quatrième verre il le veut, partira pas avant de l'avoir sifflé. Tiens Maria se lève, tangué sur ses talons hauts, mer houleuse aujourd'hui, démontée. C'est très rare chez elle. Elle tient bien l'alcool, elle se tient bien en général. Pas ce soir. Son mec du jour joue le bateau escorte, s'assure que la voie est sans danger, écarte tabourets et tables, dégagez, dégagez que la goélette puisse gagner son port d'attache. Tâche, tâcheron, tâcher de... Elle tâche de garder tête haute Maria. *Salut Joé à demain. À demain Maria.* Qu'est-ce qu'ils deviennent ses hommes d'un soir? Elle peut pas les zigouiller tous? Comment elle se débrouille pour pas qu'ils reviennent la harceler? Il les revoit jamais. Ils viennent du port, des gradés des bateaux de passage. D' penser au port, ça lui donne mal à la tête à Joé. Tête de lard, tête de bois, tête de cochon, tête à claques. Avant que son vieux le fasse définitivement claquer, Joé a claqué la porte. Il l'aurait bien claquée sur les doigts du père histoire qu'il comprenne un peu mais y avait personne dans la maison quand il s'est barré, ni le vieux, ni sa mère, ni sa sœur. L'affaire a été vite réglée.

Le Marco, lui, règle enfin ses whiskies et sort. Du pas de celui à qui faut pas chercher noise. Joé se précipite derrière lui, ferme la porte d'entrée, descend le rideau de fer. Fer à friser, fer à souder, fil de fer, bras de fer... Il l'a souvent fait le bras de fer sur les quais Joé. L'a pas toujours gagné mais souvent. C'était le bon temps. Y en a qu'aimaient bien ses bras musclés. Muscles, musculation, musqué,

musc... Maria a abandonné une note de son parfum vers le comptoir. Joé la respire yeux fermés. Les lumières éteintes, il quitte le bar par la porte de service. Libéré du boulot, plus envie de dodo. Il retrouve son énergie. Envie d'aller du côté des docks, humer les odeurs de là-bas. Pas pour voir les copains. Il en a plus, ni là ni ailleurs. Sont tous rangés avec femme, enfants et endettement. Ment, mentir, menteur, mensonge... on les a bien eus. Joé arrive dans le quartier du port.



Les bars à puttes affichent la marchandise, ça déborde, dégueule de marins en quête de rut. Rut, rutiler, rutillement... Le Sunrise rutil, clignotant de tous ses faux diamants. Pas de marchandise à l'étalage ici. Faut raquer pour lorgner un bout de chair. Trop cher pour Joé. Oui trop cher ma chérie, je n'irai pas rêver sur ton corps où je ne pourrai poser que le bout de mes yeux. Se rincer les yeux. Joé en a sa claque de rincer. Rincer les verres sales des autres, rincer leurs cendriers, rincer la serpillière qu'a essuyé leur vomi. Alors se rincer juste l'œil très peu pour lui. Deux mecs pas très droits descendent les quatre marches de l'entrée et laissent tomber leur postérieur sur la dernière. Une petite cigarette avant d'aller se branler tout seul dans leur coin. Coin, coin, coin, coin... *Au coin Joé, arrête de te tripoter sous le bureau. Comment ils t'élèvent tes parents? Y m'élèvent pas, m'sieur, y me descendent. T'en veux une, Joé?* L'un des types lui tend une cigarette. À la lueur du briquet Joé le reconnaît, il vient au Madison les jours de paye. Paye, payer, payeur, mauvais payeur... De lui à lui Joé reconnaît qu'il aimerait bien avoir le fric pour rentrer voir la fille de ce soir dont les clients du bar lui parlent la gorge coincée de désir. Désir, désirer, délirer, délivrer, délivrance, déchirance... Elle est rousse comme Maria, version cheveux courts. Cours, cours, cours-y vite, le bonheur est dans le pré, cours-y vite il va filer. Le petit bonheur il reste bien caché qu'on lui a dit. La rousse porte un slip, elle l'enlève jamais en public. Pas son truc de tout montrer. Montre, démontre, monture, monte... Elle monte pas non plus à c'qu'on lui a dit, pas avec les mecs comme lui. On voit pas sa chatte, ok mais on voit ses deux gros minous tout doux, tout ronds. C'est pas le voile transparent qui les cache ses nichons. Nichoirs, niche... Retourne à ta niche Joé. Va pas dépenser ton fric juste pour reluquer une gonzesse même si elle ressemble à Maria. Fume ta clope et va pioncer. Pour éviter les emmerdes, évite les femmes d'ici. Elles sont toutes maquées. Sauf Maria. *Salut, merci pour la clope.* Joé écrase son mégot et son désir. Il rentre se coucher.



Il dort mal Joé. Trop de désirs partis en vrille. Tout ce qui flamboie n'est pas d'or. Dors, faut que tu dormes, demain faut que tu bosses. Là faut que tu dormes, demain faut que tu bosses. Bordel, tu vas dormir... et tralala...tralala...tralala... et toute la nuit comme ça. Et au matin au Madison la tête des mauvais jours, le sourire dans les chaussures, l'usure des gestes,

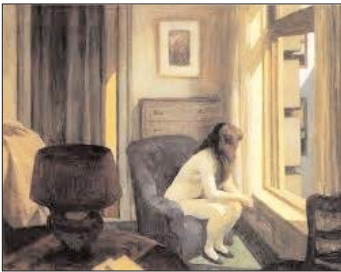
la main qui tremble. Tremblement, tremblote, ça bloblotte. Voilà le vieux Steve qui ramène sa maladie de Parkinson au comptoir comme tous les jeudis. Si y avait que Parkinson mais y a aussi la parlotte. La parlotte qui glogotte dans la fosse aux souvenirs. Parfois Joé écoute, parfois non. Là c'est oui. Joé écoute Steve qui convoque au fond de son verre sa vie d'avant. En avant, bon vent, vent frais, vent du matin, vent du destin. Celui du temps où il s'appelait White Boy. *Regarde, Joé, là, c'est moi sur la photo.* Il a jamais envie de zieuter les photos du passé de ses clients Joé mais y regarde cette photo déchirée où un ange pleurant des larmes rouges lui tord d'un coup le cœur. Cœur à cœur, cœur rage,

courage, rage, ô rage ô désespoir. Joé a cinq ans. Il a piqué le clown blanc dans le magasin de jouets de son oncle. Il l'a pas gardé longtemps. Temps de tant de tentations, tentative d'appropriation... Une sacrée claque que le père lui a foutue quand il a découvert que Joé avait volé. Oh oui il a volé à l'autre bout de la pièce. Sa tête a éclaté en heurtant le mur. Pas la sienne. Celle du clown blanc. Elle était en porcelaine. Un éclat est resté dans le cœur de Joé. Ohé, ohé, t'es pas bien caché. L'éclat déchire son oubli devant cette image de Steve jeune, costumé de blanc, fardé de rouge. Rouge, rougir, rougeolement, amant, ment, mentir, mensonge... Steve ment. Pas possible que ce soit lui. Depuis trois ans qu'il vient hoqueter ses souvenirs sur le comptoir du Madison, jamais il avait sorti celle-là. *C'était quand?* lance Joé. Quand, cancan, qu'en sais-tu? Steve ne sait plus, plus très bien. C'était après. Après son numéro au cabaret, il gardait son costume pour aller boire un verre dans la salle. Il pensait qu'un jour des ailes finiraient par pousser dessus. Dessus, déçu, déception, décomposition, détérioration... Eh, eh! Joé ramène Steve au Madison. *C'était où?* À Miami, au Soir Bleu, le cabaret le plus couru de la ville. Les prolos, les aristos, les bourges, les artistes, les militaires, les mirlitons, z'étaient tous là. Las, lasser, lassitude... *Dis Joé tu peux m'aider? Faut que j'aille pisser un coup, avec la tremblote...* Joé comprend, il l'a déjà fait, aider Steve au WC. Il s'exécute. Cutter, cut! Mais non Steve continue en pissant. *T'aurais vu la terrasse du Soir Bleu, la mer bleue, le vent frais.* Vent du Sud et vent du Nord, vent du chagrin... *Tout ça s'est envolé sauf moi. Mes ailes ont jamais poussé. Eh Joé regarde ce que tu fais! T'as failli me coincer la bite.* Joé finit de remonter la fermeture éclair du jean de Steve. *Pourquoi t'as arrêté?* Pourquoi? Il sait pas pourquoi il a demandé ça ou il le sait trop bien. Le clown blanc s'est cassé. Une embrouille de femme. T'es qu'une mauviette, une tantouze qu'un militaire un soir lui a balancé. Steve lui, il lui a balancé son poing dans la gueule. Trop vite, trop fort, hors, hors de lui qu'il était. La tête de l'autre a cogné contre la balustrade blanche qui s'est retrouvée peinte en rouge d'un coup. Coup, couper, couperet, couteau... Un coup de couteau dans le dos qu'il a pris le Steve. Un prolo qu'a voulu jouer au héros. Le militaire a fini au caveau, Steve à l'hosto puis à la prison de San Remo. Quinze ans. Il a renoncé aux ailes. *Eh pleure pas Steve tu vas me faire chialer et Maria va bientôt arriver.* Il rassoit Steve sur le tabouret du bar, se lave les mains. Il est prêt.

Aujourd'hui Joé rêve de fermer boutique, de se barrer ailleurs. Un bail qu'il est pas allé là-bas. Il en piaffe d'envie, de trouille aussi. De quoi pisser dans son froc comme quand il était petit et que le père piquait sa colère. La la lère, la la la, il m'attrapera pas, la la lère la la la, j'suis plus vif que l'air. Vlan j'suis tombé par terre. C'est la rouste à mon père. Père, perdu, perte... L'est en perte d'amour Joé. Il veut la revoir Lisbeth, celle qu'a remplacé sa mère. Celle-là elle est morte, paix à son âme. Elle a jamais frappé Joé, elle l'a jamais protégé non plus. Lisbeth si. C'est sa belle-mère et belle ça elle l'est. Qu'est-ce qu'elle lui trouve au père? En tout cas, depuis qu'elle est là, il a rangé ses poings. Point de coups, point de cris, point de larmes, point de tintouin... Quoique depuis que le gouvernement a transformé la route de Chelsea en une quatre-voies, ça tintouine, ça couine, ça roule. Roule, rouleau, roulade, rouler sur l'or... Non pas vraiment mais la station-service du père s'est agrandie: quatre voies, quatre pompes. Rouges comme les pompes à incendie. Incendie, incident, accident... Y en a souvent. Le père va dépanner. Lisbeth tient les pompes alors. De ce qu'il en sait Joé, les routiers s'arrêtent plus longtemps quand c'est Lisbeth qui les sert. Sert, servir, servante... Elle serait aussi chouette que Maria en serveuse en robe rouge. Elle est belle Lisbeth mais pas que. Elle a le goût de la vie. Elle te le remue le père quand il reste assis. Assis, assister, assistance, porter assistance, insistance... *Eh John amène-toi*



y a des cageots à porter, des fleurs à repoter, des vitres à nettoyer. John tu viens m'aider à m'habiller et tout le reste. Rester, responsabilité, résister, résistance, tension, tentation... Elle est rousse Lisbeth comme Maria ou Maria est rousse comme elle, comme toutes les filles qui font boum boum dans le cœur de Joé. Boum boum badaboum boum boum badaboum... Jamais ça s'arrête. Il peut jamais les toucher. Juste du bout des yeux, du bout du cœur. Cœur à corps, corps à corps, corps rêvé, convoité jamais pénétré, cœur inviolé. Si le père savait cet amour qui ronge le fiston. Raide mort qu'il l'étendrait le Joé. Voilà pourquoi y veut et y veut pas y aller là-bas. Huit mois qu'il a pas vu Lisbeth. C'est trop. Ça trotte dans sa tête, ça tête ses pensées, ça maltraite ses nuits. Pour ses congés il ira. Deux jours. Jour, journée, journalier, journaliste... Y en a un qui a interviewé le père et Lisbeth après l'accident du poids lourd en flammes à côté de la station. Le chauffeur a cramé, son chien aussi. Qu'est-ce qu'il a pu larmoyer le père sur le pauvre chien! Pas croyable. Surtout que ça a jamais été son truc les bêtes. *Un chien Joé qu'est-ce que tu veux qu'on foute d'un chien, on a déjà deux chiens. Chiale, chiale, ça conserve. Eh Joé tu rêves encore. Mon verre est toujours vide.* Joé sert le Marco tandis que Maria entre accompagnée d'un costaud. Lisbeth il ira la voir le mois prochain, peut-être.



Il en a marre des femmes Joé aujourd'hui. Que des histoires de merde! Elle a marché dans une belle bouse de merde sa sœur, elle en a partout jusque dans son cœur. Elle veut qu'il arrête de battre ce cœur. C'est ce qu'elle a pleuré à Joé tout à l'heure au téléphone du café. *J'avais pas me rater cette fois, j'te le jure Joé je vais pas me rater.* Il peut pas entendre ça Joé ça broie son cœur, ça tord ses boyaux. C'est lui qui l'a trouvée baignant dans son sang la dernière fois. Foi, avoir la foi, avoir les foies, toutes les fois, foisonner, à foison... Elle a des emmerdes à foison Shirley

depuis qu'elle est partie de la maison pour la pension. Elle avait quatorze ans, lui seize. Elle en a trente à présent et une vie de merde. Des boulots de merde, des amours de merde, des drogues de merde et le plus grand cœur de naïve du monde. Y sont nombreux à en profiter. Joé rage, enrage, leur crie dégage mais ils s'accrochent, sangsues, et Shirley leur ouvre encore ses bras, encore son corps, encore son cœur, encore son portefeuille. Petite feuille emportée par la bourrasque de la vie. *Attends, attends-moi, j'arrive dans une demi-heure, le temps de me faire remplacer. T'es où? Ouh, ouh, où tu es? T'es cachée où? Allez montre-toi, j'en ai marre de te chercher. C'est à mon tour de me cacher. Et Joé sortait de sa cachette pour faire plaisir à sa petite sœur Shirley. T'es à l'hôtel?! Bordel qu'est-ce que tu fous là? Et ton appart? Pleure pas Shirley, je t'engueule pas, je m'informe.* Forme, conforme, conformité... Un confort bien mité que celui de Shirley. Ça y est, il est libre et peut-être qu'il reviendra à l'heure pour Maria. Il court par les rues, slalome entre les voitures, bouscule les passants. Passe, passe le temps, il n'y a pas d'amour heureux... Pourvu que Shirley tienne le coup. Ouf! Il est devant l'ascenseur de l'hôtel. Au cinquième étage elle lui a dit. Chambre 501. Un, deux, trois, tu m'attrape-ras pas, quatre cinq, six... Joé l'attrapait toujours avant la fin du compte. Cinq, zéro, un, pourvu qu'il la rattrape à temps. Il cogne à la porte, vite, fort, criant *Shirley ouvre, ouvre-moi. Entre, c'est ouvert.* La voix est lasse. Lassée, lassée, lassant, lassante, lassitude, attitude, attente... Elle l'a attendu. Nue, prostrée dans un fauteuil face à la fenêtre. Les yeux de Joé furèrent à toute vitesse de tous côtés, en tous sens pour finir par se poser sur le corps si blanc de sa sœur. Un petit clown blanc, blafard, sans fard, flashe fort dans le cœur de Joé. Pas de trace de sang nulle part. *Qu'est-ce que t'a pris, dis? Joé secoue sa sœur qui se laisse secouer, si molle. Réponds, réponds-moi Shirley.* Joé lâche sa sœur, fouille toute la chambre, la salle de bains. Pas une seringue, pas un flacon, pas une bouteille. Il revient vers elle. *Qu'est-ce que t'as fait sœurette? Rien. J'voulais sauter par la fenêtre. Je m'suis dégonflée. Passe-moi ma*

robe là-bas. *J'ai si froid.* La robe est rouge comme celle que Maria porte souvent. Pourquoi il pense à ça, là, maintenant? Pourquoi, pour quoi, pour qui, pour quelle histoire de fric, de cul ou de cœur, elle a voulu mourir sa sœur. Les parents en voulaient pas de ce fœtus, elle est arrivée sans leur accord. Une fois veuf, le père l'a collée en pension. Elle avait quatorze ans. Savait pas faire son éducation, savait par contre que ses torgnoles risquaient de l'achever. Achever, au chevet... Joé aide sa sœur à s'habiller, une poupée de chiffons mous dans ses mains. À quoi bon chercher à savoir le pourquoi du comment. Ment, mentir, mensonge encore et toujours... Songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble. Mon enfant, ma sœur... *C'est fini Shirley, on rentre chez toi. Tout va bien.* Il la soutient d'une main, ferme la porte de l'autre. Il se dit qu'il sera trop tard aujourd'hui, il loupera Maria.

Quelques mois plus tard, l'arrière-salle du Madison est pleine à craquer. Tout s'est détraqué, s'est fissuré pour libérer la vérité. Il en revient pas Joé. C'est lui qu'on écoute sans aucun doute. Des visages tendus vers lui, des femmes qui le regardent, approuvent ses décisions. Des blondes, des brunes, des rousses et la plus rousse parmi les rousses Maria, son bras droit. Droit, droiture, à l'envers à l'endroit... Faut remettre les choses à l'endroit. Dans le droit chemin de la loi. *Qu'est-ce que t'en penses Joé? On y va toutes?* Il pense que c'est pas forcément une bonne idée. Une seule en délégation pour tâter le terrain, ça suffit. Toutes les têtes se tournent vers Maria qui dit *oui j'irai voir monsieur le*



préfet et le président s'il le faut. Faux, faut se bouger, faut se relever, faut se délivrer, haro sur les macs qui les traitent comme des bestiaux, des bestioles, des bêtes à vitriol... Il aurait jamais dû faire ça le Marco. Lancer du vitriol sur le visage de Shirley parce qu'elle voulait pas. Pas, pas de ça, pas de faux-pas, pas à pas se barrer, ne pas tomber plus bas. Faire la pute à matelots, elle a tenu le cap deux jours. Elle a pris la tangente. Le Marco a pris la mouche. Mouche, moucheron, mouche à merde... Il a voulu la défigurer. Petite Shirley, petite sœur, sœur de cœur. Elles se sont toutes levées pour dire non, montrer la trace des gnons sur leur corps, brandir le vol de leur pognon, avoir enfin raison. Le Marco et les autres, à leur tour d'en baver. Bave, bavette, bavure, ordure.... On fait pas ça à une femme. C'est Joé qu'a pris la tête de leur mouvement. Pour sa sœur, pour Maria, pour la rousse du Sunrise et toutes les autres et Lisbeth là-bas, il se battra comme au temps du syndicat, au temps du port. Port, porte, porte-à-porte, porte-voix, porte-étendard... T'aurais jamais dû t'attaquer à Shirley, le Marco. T'as réveillé Joé, il a bondi sur le ring, les bras de fer il connaît. Il a même réussi à secouer quelques anciens copains des docks. Manifs, réclamations, intimidations, condamnations... Faut faire aussi dans la légalité. Légal, égal, égalité... Maria ira porter leur demande d'une loi protégeant les professionnelles du sexe. Pas en robe rouge, en robe noire. Noir chic, noir classe pas noir du deuil. Joé pense noir, drapeau noir de l'anarchie. Mais y fait qu'y penser. L'a toujours agi syndicalement règlementairement professionnellement sauf quelques petits accrocs dissidents. *Eh Joé comment on paye le billet de train de Maria?* Elle veut le payer seule, elle peut. Tollé général. Pas question. On fait passer un chapeau, chacun, chacune y verse son écot. Écho, écoute, coûte que coûte, à l'écoute... Il lui en coûte à Joé de voir partir Maria, il l'aurait bien accompagnée si sa place à lui elle était pas là, à veiller sur les autres. Dans sa tenue de travail derrière le comptoir, debout dans l'arrière-salle, en tête des cortèges, au sommet des débats. Y ressemble maintenant à l'ange gardien de ces dames. C'est Steve qui lui a dit ça. Promis, un jour il trouvera des ailes blanches. À Joé, il les donnera.



Annie BRUCHET, Édith GRANT, Jacqueline SIMONNET et Roger WALLET

BLÉS

À l'automne 1405, Anselme de Janville, moine de l'abbaye de Saint-Denis, présenta au roi Charles VI un ouvrage dont il venait d'achever l'écriture. Il s'agissait de *"L'estrange queste de Pierre Moreau en terre lointaigne [sic]"*. Il y relatait les propos à lui jadis tenus par l'ancien maréchal-ferrant de Tivernon. L'homme avait disparu depuis fort longtemps sans que l'on sût s'il fallait ajouter foi aux propos de son père: il serait parti au bout du monde, en Perse, à Baldak. Qu'avait-il fait qui méritât un tel honneur? Et comment se fait-il que l'Histoire contemporaine l'ait à ce point oublié que les Tivernonais eux-mêmes aient cessé d'en perpétuer la mémoire?

C'est ce que nous allons tenter d'éclairer.



En 1348, la France n'est plus le puissant pays qu'elle était au siècle précédent. Le royaume s'est lancé, il y a dix ans, dans ce que l'Histoire retiendra sous le nom de "la guerre de Cent ans". Nos armées ont subi une cinglante défaite à Crécy. L'effort de guerre pèse très largement sur les paysans.

Mais les temps sont extrêmement durs pour eux. La pluie s'est installée depuis la sortie de l'hiver. Au moment de la floraison du blé, des orages de grêle épouvantables s'abattent sur le pays, suivis en juin, lors des moissons, par de très fortes chaleurs. Ces deux facteurs provoquent le

développement d'un champignon - le fusarium - qui rend le froment impropre à la consommation. Mais en 1348, on ne sait rien de tout ceci. Les réserves étant épuisées, le blé nouveau, sitôt moissonné, malgré sa teinte brune inhabituelle, est moulu et l'on cuit du pain.

Les adultes qui en consomment sont incommodés et les enfants sont pris de vomissements. Le 30 juin, en dépit des prières rogatoires de la veille et malgré l'aspersion des champs avec de l'eau bénite, Nicholas Moreau, 6 ans, et Jehanne Martin, 8 ans, sont emportés par une fièvre délirante. Le désespoir s'empare du village.

Le seigneur d'Abbonville, qui en possède les terres, prend en charge la mise en terre des deux petits morts. Mieux: il pense que le devoir d'un chrétien n'est pas d'accepter tous les coups du sort mais d'anticiper et de combattre cet étrange mal du blé.

Comment? "Il faudrait aller chercher des semences saines dans des terres préservées du mal" pense-t-il. Autrement dit, au bout du monde émergé, là où la Terre bascule dans le ciel. La géographie, il n'en connaît pas plus, mais il pense qu'auprès des gens d'église il trouvera réponse à ses questions.

Ce qu'il ne sait pas encore, c'est que la peste noire vient de s'installer durablement sur notre sol. Transportée depuis la Chine par les envahisseurs tartares, et depuis les ports de Crimée par les navigateurs vénitiens et génois, elle a déjà débarqué à Marseille. En cinq ans, comme une houle meurtrière, elle traversera l'Europe dont elle tuera plus d'un habitant sur trois. Tivernon ne sera pas épargnée.

Quand on est au milieu des champs, on en oublierait presque que ces paysages n'ont pas toujours été tels qu'ils sont aujourd'hui sous nos yeux. Certes Tivernon fut défriché dès le XI^e siècle. Totalement défriché, m'a dit le maire. Il a ajouté: "Ce qui prouve que sans doute la terre y était bonne".

Il en fallait, de la bonne terre, car au Moyen Âge les outils ne la travaillaient pas aussi profond que de nos jours. Si l'on fait du village un lieu à la pointe du progrès, alors les paysans ameublissaient la terre avec une charrue tirée par un cheval. Mais on serait sans doute plus près de la vérité en affirmant que subsistait encore l'ancêtre de cet attelage: l'araire et les bœufs.

J'ai parlé de blé. À l'époque les plaines étaient couvertes de blé tendre ou froment, cultivé pour faire la farine

utilisée pour le pain. La récolte se faisait à la faucille. On cultivait aussi d'autres céréales : le seigle, l'orge, l'avoine, le millet. Quelques légumineuses complétaient l'alimentation : fèves, pois, lentilles. On faisait largement confiance à la nature et l'on récoltait, pour le bétail comme pour les hommes, glands, fâines, merises, pommes sauvages, nèfles... sans oublier les noisettes ou les prunelles et autres fruits rouges sauvages. Le porc était l'animal prédominant.

Le fumier était le seul fertilisant de l'époque. Il était si précieux que l'abbé de Saint-Denis, dont relevait la ferme d'Abbonville, demandait à ses paysans des pots de fientes de pigeons ! Entre autres redevances car le XIV^e siècle seigneurial pratiquait les impôts sur tout : taille (sur les récoltes), gabelle (sur le sel), cens et champart (le loyer de la terre), banalités (pour utiliser les outils collectifs qu'étaient le four à pain ou le pressoir), mainmorte (les droits d'héritage) et formariage (lors d'un mariage). Bref, c'était comme aujourd'hui, avec les impôts et les taxes.

À ce propos, les documents très savants consultés pour établir ce récit évoquent un autre droit assez bien pratiqué : le droit de cuissage. Je me suis laissé dire que la chose se pratiquerait encore dans certains milieux...

Jehan d'Abbonville fila à bride abattue à travers la plaine jusqu'au prieuré de Toury, distant d'une bonne lieue. S'il n'avait plus le faste d'antan, quand l'abbé Suger l'avait restauré, le bâtiment abritait toujours le couvent de Saint-Denis. Le prieur en était Guillaume du Puiset, un homme délicat et cultivé. Il avait longuement étudié le latin dans les livres sacrés.

Quand il sut ce qui amenait le visiteur, il le conduisit à la bibliothèque. Dans une salle attenante, dont il était seul à détenir la clef, il sortit une copie somptueuse du "Livre des merveilles". Il s'agissait là de la première version, celle que Marco Polo avait dictée, dans sa prison de Gênes, à la fin du siècle dernier, et que Rustigiolo di Pisa avait transcrite en dialecte picard, autrement dit en français. Le Vénitien y racontait son long voyage jusqu'à la Chine du Grand Khan.

"Mais il est pour vous question de froment, dit le prieur, pas de soie. Pour trouver des semences saines, il faut aller en Perse, qui est le berceau de l'épeautre et de l'engrain. J'ai là ce qu'il vous faut."

Il sortit d'un coffre un long ouvrage parcheminé écrit en caractères cabalistiques qu'il n'aurait su lire. Un frère copiste s'était attelé à en établir une transcription. Il le fit quérir. L'homme était de bonne taille - il faisait presque six pieds - et avait une barbe courte et blanche. Il était d'un âge respectable. Il avait jadis évangélisé chez les Maures, en ces contrées lointaines, l'arrivée des hordes mongoles de Genghis Khan l'en avait chassé.

Le religieux expliqua : « "Tadhkira bi-akhbâr"... Cela peut se traduire par "Relation des péripéties qui survinrent pendant les voyages"... Le premier voyage mena ibn Jubayr au pays des Mahométans, le Sham, que nous nommons Syrie. » Le religieux exposa ce qu'en ces contrées il avait vu : des champs fertiles, de lourds épis à la bonne saison, un grain coloré tirant vers l'ocre - et qu'aujourd'hui nous nommons blé rouge.

La nuit était claire. Jehan d'Abbonville chevaucha en compagnie du Frère Étienne, qui avait accepté, devant le désastre qui endeuillait le pays, de se remettre en selle pour l'Orient.

Pour l'accompagner, il fallait un homme jeune. Un homme plein de vaillance et entreprenant, plein d'audace, surtout pas un coureur de bouteille ni de jupons ! "Ce n'est pas grave s'il n'est pas bien accostant, ajouta le moine, du moment qu'il ne pérorer pas !" Car lui-même était plutôt taiseux.

Tout de suite Jehan d'Abbonville pensa à lui, Pierre, le fils du maréchal, Pierre Moreau. Vingt ans tout juste, costaud, finaud, roublard même - le seigneur l'avait tenu aux fers une fois qu'il avait posé des collets près de la ferme. En plus, l'un des morts était son jeune frère.

Ils durent cogner plusieurs fois à l'huis de la forge avant qu'on leur ouvre. C'était Pierre. La chandelle donnait à sa tête hirsute une allure de bandit. Ils lui exposèrent l'objet de leur visite. Il resta silencieux. Il versa du vin dans trois coupes. Il but une gorgée, lâcha "Oui !" d'une voix claire et vida sa coupe. "Quand ?" "Demain" répondit Jehan d'Abbonville.

Tout le monde se saigna pour doter les deux voyageurs. Ils partirent avec cinq cents écus d'or et deux cents pièces d'argent, soit un peu plus de deux mille livres. C'était peu. Quelques années plus tard, il faudra verser mille fois plus pour libérer le Roi des géoles anglaises.



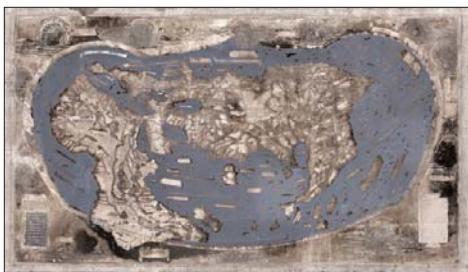
Pierre Moreau emportait avec lui une robe de rechange bleu de guèdre et des chaussures à la poulaïne; Frère Étienne avait enfilé sur sa coule de bure un scapulaire noir qui distinguait ceux de son ordre religieux. Jehan d'Abbonville leur donna en outre trois chevaux.

Ils partirent le 7 juillet 1348, qui était un samedi. Heureux présage: ça tombait "à siaux"...

Il était cinq heures, le soleil se levait. Pierre Moreau sortit de la maison. Habituellement, il avalait rapidement la soupe au lard avant d'allumer la forge mais ce matin il avait apprécié chaque cuiller. Sa mère remuait les tisons de la cheminée, c'était une façon de dissimuler son chagrin car c'était le départ de Pierre pour un pays qu'elle ne pouvait même pas placer sur une carte. Frère Étienne avait attaché les trois chevaux au gros noyer de la cour. Les deux plus légers étaient sellés. Dans le bissac de la monture de Pierre, la mère avait glissé un pain et un fromage de vache. Le plus robuste des chevaux, le "sommier", portait les lits de plumes qu'on étalerait sur le sol quand il faudrait dormir à la belle étoile.

Ils quittèrent le village dans une odeur de foin coupé. Si tout allait bien, dans un peu plus d'un mois, ils atteindraient le comté de Provence. Frère Étienne assura qu'avec l'aide de Dieu, ils mèneraient à bien cette aventure. Pierre Moreau serra dans ses doigts le petit sachet de sa terre que sa mère lui avait noué au cou.

Dix jours plus tard ils aperçurent les feux purificateurs allumés aux carrefours, ils comprirent qu'ils arrivaient en vue de la cité de Lyon. Ils décidèrent de la contourner par l'ouest car la peste ravageait les villes, les campagnes étaient moins touchées par l'épidémie. On disait que de funestes conjonctions des astres occasionnaient des émanations putrides venues du sous-sol. La ville contaminée devait être désinfectée au moyen de parfums violents et de soufre. Au premier péage, ils durent changer leurs deniers d'argent contre les pièces frappées par le seigneur de la région. Avant de les leur remettre, le changeur les aspergea de vinaigre pour éviter la propagation de la peste. En plus du brigandage, les "tonlieux" et autres péages imposés par les seigneurs revenaient à simplement rançonner les voyageurs.



Enfin, ils arrivèrent à Gênes, le port qui commerçait avec l'orient depuis que la "Reconquista" espagnole avait mis fin au privilège du transport maritime arabe. Ils trouvèrent un équipage qui accepta de les emmener à destination. La somme qu'ils exigèrent était importante.

Pour éviter les pirates, ils naviguèrent de port en port, dormant souvent sur le sable, à l'abri d'une crique autour du feu. Ils arrivèrent au port de Latakia en Syrie. Une caravane les conduisit à la citadelle d'Alep. Leur guide les emmena au hammam, ils avaient besoin de se décrasser dans un bain en se frottant avec un drôle de cube que les Arabes appelaient "sapun". Alep en fabriquait pour le monde entier avec de l'huile d'olive et de l'huile de baie de laurier. Frère Étienne s'en procura aux souks le lendemain car il connaissait à Marseille un parfumeur que ce produit intéresserait.

Le lendemain, ils se dirigèrent vers le caravansérail pour négocier avec un chamelier le prix du voyage. Ils arriveraient sur les rives du Tigre dans deux semaines environ.

Le mois de novembre fut exceptionnellement doux. Le 30, qui était un mardi, les deux voyageurs aperçurent au loin la pointe d'un clocher qu'ils connaissaient. Pierre Moreau en fut ému aux larmes.

Il se souvint de la première fois où sa grand-mère l'y avait emmené. Quel âge avait-il? Cinq ans peut-être. C'était en juillet, il faisait un beau soleil. Sa grand-mère avait tenu à ce qu'il porte une chemise de grosse toile à aiguillettes. Elle avait bien raison: à l'intérieur de l'église, il faisait grand frais. C'était la fête des moissons. Tous les paysans étaient là, avec femmes et enfants, ainsi que les journaliers venus prêter la main pour les récoltes. Les femmes avaient confectionné de magnifiques objets en paille et les avaient délicatement posés sur l'autel. La grand-mère de Pierre Moreau tressait la paille le soir, à la veillée. Elle appelait ça des "croix de moissons": des offrandes pour remercier Dieu de la "terre généreuse" - cela se dit encore en Beauce aujourd'hui. Après l'office, des tables étaient dressées sur la place. Les draps blancs étaient jonchés de petits pains dorés.

Quand le Frère Étienne et Pierre Moreau entrèrent dans le pays, l'annonce de leur retour les avait précédés. Malgré la désolation qui se voyait dans tous les regards, on les pressa dans les bras, on les embrassa, on voulut

toucher leurs cheveux. Jehan d'Abbonville ouvrit son grenier et l'on y entreposa les sacs de semence. La tempête en mer en avait envoyé quelques-uns par le fond mais il en restait plus de nonante. De quoi ensemençer tous les champs, toutes les parcelles, et même au-delà, vers le Grand Bréau et Ondreville. On s'y emploierait dès le surlendemain.

Car le lendemain le prieur vint en personne pour rendre grâces à Dieu de sa clémence. On chanta les louanges divines dans la petite église où, deux jours plus tôt, on priait encore pour le repos de l'âme d'une malheureuse enfant que la peste noire avait infectée. Les deux voyageurs en avaient vus d'innombrables périr, au cours de leur périple et, miraculeusement, ils avaient été épargnés. C'était d'abord à la corruption de l'haleine que l'on observait les premiers symptômes. Le corps se disloquait sous la douleur. Sur la cuisse ou le bras apparaissait alors une pustule, de la taille d'une lentille mais elle pénétrait si fortement le corps que la victime était prise de violents crachements de sang. Les expectorations duraient trois jours et trois nuits. La mort venait brusquement, comme un voleur.

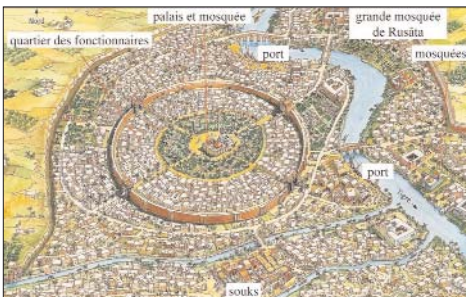
Si Tivernon semble avoir oublié Pierre Moreau et le Frère Étienne, il est un lieu cependant où leur mémoire se perpétue : l'église. Des trois vitraux qui entourent le chœur, le vitrail central évoque la figure divine. Le vitrail de gauche est dédié à Stephanus, c'est-à-dire Étienne, et celui de droite à Pierre, Petrus en latin. Et ce n'est que justice. Mais, notez le peu de conscience du maître-verrier qui, au milieu du XIX^e siècle, opéra ici : son Stephanus a des traits juvéniles tandis que son Petrus porte la barbe. Indélicatesse ou négligence ? On n'ose imaginer pire... Toujours est-il qu'il a interverti nos deux voyageurs. C'est bien Pierre Moreau qui figure à la droite du Christ et Frère Étienne à sa gauche.

Mais reprenons le fil... Ce mercredi 1^{er} décembre 1348, tout le village de Tivernon, réuni dans l'église, chanta le Te Deum...

"Alors, c'était comment, là-bas ?" Tout le monde à Tivernon pressait Pierre de questions. Et pendant quelque temps il raconta... Lui d'ordinaire si peu bavard prit plaisir à choisir ses mots, à ménager ses effets comme s'il eût voulu donner envie à ceux d'ici.

« De Gênes aux côtes de Syrie, la traversée fut interminable. Nous avons affronté deux tempêtes. On était égoûlé tenaillé par la peur d'une mauvaise rencontre : les pirates... »

On palabra longuement à Alep pour échanger nos chevaux contre deux chameaux et trois mulets et pour trouver un guide. On chemina sans s'arrêter, on dormait sur nos montures ou allongés à même le sol. La route n'en finissait pas sous un soleil aveuglant, une chaleur torride s'élevait du sable brûlant. Quel soulagement quand, après une semaine de marche, nous avons enfin aperçu à l'horizon une bande de verdure annonçant notre destination.



On approcha de Baldak [Bagdad aujourd'hui] dans la merveilleuse lumière du soir. Les innombrables coupes dorées, des tours et minarets, des fortifications majestueuses derrière quoi s'abritait la ville toute blanche... tout cela nous saisit d'admiration. Après bien des détours dans les ruelles étroites et très animées, on arriva enfin devant le palais du vizir. Le Frère Étienne savait s'exprimer en arabe et les portes s'ouvrirent.

Dans une petite pièce sommairement meublée, on nous servit un repas composé de ragoût de viandes, de biscuits très sucrés et d'une boisson chaude à la

menthe. Cette nuit-là, on dormit sur des nattes.

Le lendemain un serviteur nous apporta des vêtements propres car on ne devait pas se présenter devant le sultan avec nos pauvres habits de voyage.

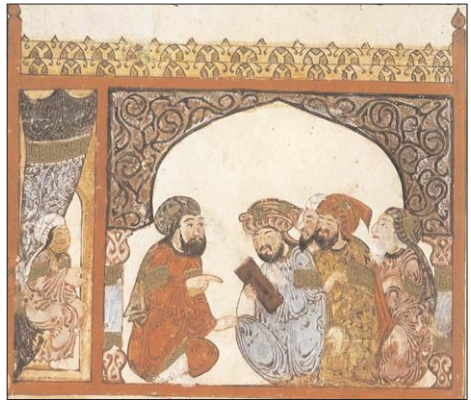
La cour était vaste, bordée de colonnes sculptées. Des gens vêtus de longs vêtements blancs allaient en tous sens. La salle où l'on nous fit entrer était immense, entièrement pavée de marbres diversement colorés. Sur les murs, des mosaïques représentaient des fleurs, des animaux, des oiseaux. Des signes très étranges les encadraient.

"La poésie arabe est une splendeur", me souffla le Frère Étienne.

Le vizir Habib An Najar était majestueux dans ses vêtements amples et brillants. Il portait un haut turban. Il était à demi allongé sur une estrade recouverte de coussins. À ses côtés, debout, se tenaient plusieurs personnages richement vêtus.

On s'inclina respectueusement, comme il en est coutume en ce pays. Puis le Frère Étienne expliqua l'objet de notre visite. Je ne comprenais pas un traître mot, évidemment, mais je vis peu à peu le visage du vizir s'éclairer. Il hocha la tête et sourit. Je compris qu'il nous accorderait son aide.

Il fallut une bonne semaine pour tout organiser : négocier l'achat du froment et des mulets pour le transport. Des serviteurs du vizir nous accompagneraient jusqu'au port. »



Mais ce que les gens aimaient surtout, c'était quand Pierre Moreau racontait les splendeurs du grand bazar de Bagdad. Les bijoux d'or et d'argent, les tapis rehaussés de couleurs éclatantes, les cimenterres, les épées, les poignards finement ciselés ; les tissus somptueux, de ces contrées seules connues, tussah, shantung, soies... Et que dire des miniatures, ces peintures très délicates peintes, disait-on, avec un poil de chameau ? Portraits de sultans ou de guerriers, portraits de femmes minces et fragiles, mystérieuses...

À quelques-uns Pierre Moreau parla du harem, gardé par les eunuques, de grands gaillards à la peau très sombre et à l'aspect redoutable. Mais à son frère seul Pierre Moreau parla de cette femme qui suivait le vizir partout en son palais. Elle se prénommaït Aïcha. Elle vint, le dernier jour, lui porter le thé. Elle portait une robe ciel au tissu vaporeux. Une gaze dorée enveloppait son visage, ne laissant voir que ses yeux. De jais et ardents. Leurs regards se croisèrent. Il hésita, effleura sa main mais elle fit non de la tête et sortit. À la porte elle se retourna et posa sur le sol un petit papier plié en quatre.

Frère Étienne le lut. Il était écrit : "Oh surtout, revenez".

La vie reprit son cours. Pierre Moreau reprit le tablier de cuir. Il retrouva dans sa poigne le poids du marteau et sur sa peau la brûlure de la forge. À nouveau, après cinq mois de cet improbable périple, il eut plaisir à marteler.

Pourtant, son père le sut le premier : quelque chose en lui n'était plus pareil. Peut-être pas cassé, mais déréglé, désaccordé. C'est ça : désaccordé. Il le voyait à son regard qui, tout à coup, au beau milieu d'un labeur, s'échappait par la fenêtre où une peau huilée laissait passer un jour imprécis, longeait la plaine étale sous les premiers gels, se hissait à la cime des genévriers et des aubépines et filait droit devant lui, très loin vers le soleil levant. À peine si les sourcils se fronçaient.

Au début, son père s'en agaça : "Quoè qu'tu r'gardes ? La lune au fond d'un siau ?" Le fils ne répondait rien. Et de la journée on ne l'entendait plus.

Son père pensa que le dépaysement lui avait tourneboulé l'âme.

"T'm'tribouille avè ses histouères", disait-il à la mère.

La preuve : voilà-t-il pas qu'il s'était mis à ferrer comme il l'avait vu faire là-bas ? En rainurant la face antérieure pour y encastrier la tête des clous. C'était plus simple et il n'avait pas besoin d'aide pour ferrer : il tenait le pied du cheval entre ses genoux. Mais le fer était moins épais et ça protégeait mal le pied des lourds perchons qu'ils avaient en plaine par ici.

Le père s'emporta : "Mais qu'est-ce qu'ils ont de plus, les chevaux de là-bas?" Le fils haussa les épaules et finit par dire - mais c'était manière de ne pas répondre - "Un dicton le dit : Quatre choses larges, quatre choses longues et quatre courtes". Et il se tut. Le père s'exaspéra : "Mais dis donc! Faut te les arracher, les mots, ou quoi?" Le fils fit effort : "Ce qu'ils ont de large: le front, le poitrail, la croupe et les membres... De long: l'encolure, les rayons supérieurs, le ventre et les hanches... En court: les reins, les paturons, les oreilles, la queue". Puis il se tut.

Il ne dit pas les harnais cloutés de pierres précieuses, ni les tapis de selle brodés d'or ni les étriers d'argent ni les plumets éclatants au sommet de la tête. Il ne dit pas les courses folles, sur la cambrure des dos les cavaliers dressés, cimenterre au clair, la galopade effrénée dans la poussière d'or de l'après-midi.

Il ne dit pas davantage le martelage interminable du cuivre et les objets qui naissaient miraculeusement de la feuille de métal rouge. Ni l'usure calculée des peaux avant de découper, d'assembler et de coudre, avant de patiner les ceintures et d'assouplir les chaussures. Il ne dit pas non plus les poudres broyées dans des pilons qui donnaient, en sortant du four, des teintes si profondes aux céramiques. Ni ce qu'il fallait d'ingéniosité et de science pour découper à l'exact, dans des bois rares, et pour polir jusqu'à la finesse requise les pièces que le luthier ajustait avec des colles et selon des agencements de lui seul connus.

Il ne dit rien de tout cela. Ni du regard de jais qui l'avait transpercé et dont chacune de ses nuits, désormais, était habitée.

Les moissons, l'été suivant, furent exceptionnelles. Le blé rouge poussait à merveille, les épis étaient lourds, charnus, et les champs portaient plus de richesse qu'ils n'en avaient jamais connu. Jehan d'Abbonville, reconnaissant, avait affranchi les Moreau des charges seigneuriales.

Quand les chevaux ne requéraient pas ses soins, Pierre Moreau martelait le fer de curieuse manière, il le torsadait, dessinait parfois des volutes. Le grillage qu'il mit à la fenêtre pour tenir la peau huilée par où un jour timide tombait dans la forge, le grillage avait la forme d'un cœur. Le père en sourit.

L'été passa, puis la saison froide et le printemps. On était à nouveau en été quand le prieur déposa à la forge une missive destinée à Pierre Moreau. C'est du moins le nom que l'on devinait sur le pli. Il venait de loin et l'encre en avait plusieurs fois coulé. Un cachet de cire le fermait au dos. Nul n'avait encore jamais vu de missive et la seule que le prieur avait tenue venait du Provincial de son ordre. Pierre Moreau ne comprenait pas ce que c'était. Il resta longtemps sans l'ouvrir. Au reste, il ne savait pas lire. Le dimanche suivant il se rendit à l'abbaye de Toury pour voir le Frère Étienne et lui tendit le papier. Le moine le lut, le referma et le lui rendit.

"Alors?" demanda Pierre Moreau.

"L'hiver est encore loin. Il n'est pas l'heure de s'incliner. Revenez, oh! surtout revenez."

La vie semble avoir été clémente pour les protagonistes de cette histoire.

Jehan d'Abbonville connut une existence paisible. Il se tint éloigné des guerres seigneuriales, pour le plus grand bien des gens de Tivernon. Il sut faire fructifier son domaine et il eut des enfants pour lui succéder.

Le Frère Étienne demeura jusqu'à son dernier souffle en son abbaye. Il mourut saintement.

Le père de Pierre Moreau, dont je n'ai pas dit qu'il se prénommaît Colin, mourut de vieillesse, paisiblement et dans l'affection des siens.

Quant à Pierre Moreau, peu de temps après les épisodes que nous avons relatés, il embrassa son père et sa mère. Dans son ample sac de cuir, il tenait une robe de rechange bleu de guèdre et des chaussures à la poulaine. Il emportait dix écus d'or et vingt pièces d'argent, ce qui n'était rien. Jehan d'Abbonville lui donna en outre deux chevaux. Il partit un dimanche, après l'office. Par un heureux présage, ça tombait "à siaux".

Nul ne le revit jamais.

